

# vol. 9, n° 1

UN NOUVEL ESPOIR



Sept. '10, vol. 9, n° 1

**SPÉCIAL RENTRÉE**

# LEPIED

LE JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE

<b>Enivrez-vous de jappements à la lune</b> François Jardon-Gomez	p. 1
<b>C . U . L . T . U . R . E</b>	
<b>Is anything wrong ?</b> Jean-Michel Philippon	p. 2
<b>Rendons à César...</b> Alix Dufresne	p. 3
<b>Avignon 2010</b> Mademoiselle V.	p. 4
<b>Chronique CRAP : Tenebrae</b> Boris Nonveiller	p. 9
<b>C . R . É . A . T . I . O . N</b>	
<b>Cotard et Capgras : journal d'hospitalisation</b> Mathieu Laflamme	p. 10
<b>Passeport</b> Caroline Thérien	p. 12
<b>Les serpents du samedi</b> Marie-Josée Ouellet	p. 14
<b>Dialogue d'une mouche avec une pelure de banane</b> Andrée-Anne Tardy	p. 15
<b>La Petite fille aux jasmins</b> Pascale Joubi	p. 15
<b>Syrinx</b> Anne Marie	p. 16

# AVIS DE RECHERCHE

## POSTES À COMBLER :

CORRECTEURS • AUTEURS • CHRONIQUEURS • ÉDITORIALISTE • BÉDÉISTE

**De la relève est aussi nécessaire pour les postes de rédacteur en chef, de directeur du comité de correction et de responsable de la mise en page.** Ces postes seront occupés cette année, mais la formation des trois nouveaux occupants devra se faire en cours de route. La relève sera donc annexée aux anciens (co-rédacteur en chef, co-directeur du comité de correction et soutien à la mise en page) afin d'assurer une continuité optimale pour l'année 2011-2012.

Signalez votre intérêt ! [lepied@littfra.com](mailto:lepied@littfra.com)  
Le Pied a besoin d'un coup de main.



# IS ANYTHING WRONG ?

JEAN-MICHEL PHILIPPON



Demandais-tu.

Oui.

*Will time make us wise?* Non. J'en suis le premier désolé. Mais c'est gentil de demander. J'ai eu l'impression, pour un instant, que j'avais le pouvoir de choisir. De faire bourgeonner, d'imbiber le papier de métaphores parfumées. Montréal ouverte comme une fleur de nénuphar : c'était là, j'ai écouté, j'ai senti. Tu disais : je viens d'ailleurs, je suis ici, c'est terrible et ça va. Ma peau ou la tienne, qu'est-ce qu'on s'en fout. C'est un secret fondamental et ridiculement simplet, comme de la pâte à crêpes. Du parchemin fripé; oui oui, ça va. Je me suis dit pour un moment que je pourrais t'inviter à déjeuner, j'aurais fait des sandwiches au pain doré, des smoothies, il y aurait eu de la cannelle sur ton cappuccino, nous n'aurions rien dit, évidemment, mais ta présence dans mon appartement aurait été simple et naturelle. Je t'aurais vue là, j'aurais acquiescé à ton existence, tu aurais reconnu la mienne, nous aurions joui d'une respiration si calme pour un moment, celui d'un constat : nous avons parfois le droit imprescriptible d'exister.

Tout ce qu'il y avait dans ta voix. C'était à toi, évidemment. Et pourtant, tout ce que j'ai pu en faire, on n'imaginerait pas.

D'abord la chaleur. C'était ça. J'ai entendu dans la profondeur de ta voix une douleur chaude qui m'a donné envie de m'y réfugier, de

poser mes pieds sur cette braise pour brûler ma peau, pour me sentir exister, me recroqueviller sous la brûlure pour peut-être loger tout entier dans ton larynx. Je ne comprends pas l'espagnol, tu sais, alors ton premier album m'était complètement inaccessible par l'intellect. C'est bon signe. Que je n'y comprenne rien. Ce que je comprends me satisfait rarement.

J'ai trois albums pour construire, aujourd'hui. Sur le deuxième, le troisième, tu as choisi des mots que je pige. Dans un chapeau. Certains jours, je te jure, tu devais avoir emprunté le mien. *Si la ville me cache, on ne me trouvera pas, je ne sais pas qui, je ne sais plus quoi.* Quelques chansons pour te faire un tombeau. Tu ne l'habiteras pas, que ta famille dorme en paix : je n'ai rien à faire d'un cadavre.

Je ne fais pas de la déco.

Lhasa. Sur ton dernier album je le sentais enfin pleinement ton nom, pris dans les remous des dunes de sable, les dunes lasses, je t'entendais chanter en roulant dans tes propres lettres. Dans les ronds de guitare, dans le frétillement des cordes couvertes de poussière. La contrebasse. Ou peut-être simplement ta gorge déployée; c'est embêtant. Est-ce que tu poursuivais sciemment l'ombre projetée de ton nom ? Ou alors je t'écris un mythe. Comme un agent du culte. Il faut me surveiller. Si ça continue je vais ériger une statue.

Je ne voudrais pas parler de ce qui t'a emportée. C'est raté. Je ne voulais pas parce qu'à nommer le coupable je te rase la tête, je t'offre

en pâture et te menace d'être dévorée toute crue alors que tu n'as rien signé, que des chansons. Je voudrais que ce soit figé dans le temps, qu'au moins cette mort t'appartienne en propre. On ne meurt pas *pour* la cause. On meurt conséquemment. Tu disais : *I'm going in.* J'ai envie de le chanter avec toi, comme un voleur attiré par la lueur du bivouac.

*Je vais dedans.*

Voici venir le moment tendre : je m'amollis, c'est la brutalité de l'ouverture de l'absence qui s'éloigne ou le besoin d'un rituel qui me rattrape. Je prends mon/ ton souffle :

Attends-moi dans ta voix (dis-je comme un amoureux), je plonge (ça ne s'améliore pas), j'occuperai l'espace que tu as laissé gonflé et vide et cancéreux (ça y est, je me crois), je serai une des cellules qui se multiplient aveuglément jusqu'à l'étouffement. Les tiennes chantaient en dévorant ton corps, dirait-on pour faire passer la pilule (on nage en plein dessin animé). Je te monte en effet une statue (je n'y peux rien), de l'art contemporain cette fois; c'est que je poursuis effrontément la contagion. Je veux dire : mes années de plus seront les tiennes, même si ce n'est pas ce que tu aurais souhaité (enfin, il avoue). Les vivants ne souhaitent pas vraiment vivre dans leur art de mort. Ils souhaitent vivre. Encore raté. Je le voudrai pour toi, cet art mort-vivant. Est-ce que j'ai le droit? Je te dépasse.

De quoi?

*Love came here and never left.*



# RENDONS À CÉSAR...

3

## ALIX DUFRESNE

TRAGÉDIES ROMAINES

CORIOLAN

+ JULES CÉSAR

+ ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

William Shakespeare / Ivo van Hove

– Amsterdam

Toneelgroep Amsterdam

Théâtre Monument National

28, 29, 30 mai 2010

Dans ce triptyque éclairé, le metteur en scène des Pays-Bas Ivo VanHove continue son exploration de ses thèmes de prédilection, dont celui de la politique et celui de la place de l'individu dans la vie publique. Malgré un travail réfléchi et engagé sur le fond, remarquable à travers son œuvre, c'est surtout sa forme qui plaît et qui surprend.

En effet, les spectateurs déçus de ne pas avoir une place stratégique dans la salle se consolent vite : on nous invite à changer de place durant les cinq heures que dure la représentation, à monter sur scène, à nous asseoir sur les divans composant l'imposant décor et même à acheter sur scène des rafraîchissements. Il est donc possible de suivre l'action à 360 degrés, puisque l'on peut s'installer derrière les comédiens. Les angles et les éléments de décors qui tronquent la vue que les

spectateurs ont sur l'action sont compensés par la présence d'une vingtaine d'écrans où l'on voit tour à tour des images d'émissions d'actualités préenregistrées (mettant en scène, entre autres, des ouragans, Obama, l'Irak ou Britney Spears) et des passages de la pièce, filmés en direct. De la salle, les spectateurs ont une vue sur la scène, coupée en deux horizontalement par un écran géant où s'inscrivent des sous-titres en anglais et en français. Sur un bandeau électronique défilent des repères historiques concernant chacune des tragédies présentées et des messages « twittés » par des spectateurs branchés (des ordinateurs sont aussi disponibles sur scène). De plus, fait surprenant, on peut y lire à un certain moment que César mourra dans quatre minutes. Il en est de même pour l'annonce de la mort de Coriolan et de Marc Antoine.

On joue donc, par l'intermédiaire d'un média évidemment anachronique par rapport au texte original, avec les attentes du spectateur. Cette façon de « gâcher le punch » est-elle une façon de souligner le sensationnalisme souvent suscité par les morts violentes? Ou est-ce qu'en nous disant que César

mourra dans trois minutes, on espère banaliser le fait et ainsi nous faire passer à autre chose, détournant en définitive le propos de la pièce? Ces questionnements représentent une infime partie des réflexions qu'inspire la pièce. On peut affirmer que le metteur en scène (avec la remarquable assistance de son scénographe Jan Versweyveld) a su mettre à profit ses trouvailles scéniques sans compromettre le propos. Je n'ai pas connu la grande explosion de liberté du théâtre des années 70, où l'on décloisonnait les conventions rigides du spectacle par des moyens extrêmes, mais je me suis rendu compte en voyant la grande originalité formelle des *Tragédies Romaines* que nous retournions trop souvent à nos conventions d'avant. C'est l'exception qui confirme la règle, comme on dit. Van Hove vient nous rappeler qu'il y a d'autres façons de partager une expérience artistique avec le public, et en cela, il reconduit une liberté formelle perdue.

Rendons à César ce qui revient à César : il s'agit d'une adaptation réussie à tous les niveaux et qui innove dans son approche du texte et de la scène.



### Le Festival...

Tout le monde connaît Avignon et « le pont d'Avignon ». Tout le monde en a déjà entendu parler. Tout le monde connaît aussi, de près ou de loin, le festival d'Avignon<sup>1</sup> 8uh, grand festival des arts vivants, où des milliers d'artistes de la scène rêvent de se frayer un chemin. Mais ce festival cache bien des surprises, on s'en rend bien compte lorsqu'on s'y rend. En mai dernier, j'étais invitée à participer à un séminaire international d'été sur l'esthétique du théâtre contemporain durant ce fameux festival. Ma réponse n'a pas tardé... Non, je ne vous ferai pas état des enjeux et stratégies de l'adaptation de l'œuvre de Shakespeare en Avignon, de la représentation de la violence dans les textes de Sarah Kane ni de la figure de l'énergumène dans le théâtre québécois. Je vous invite plutôt à suivre les traces que j'ai laissées lors de ma toute première expérience à ce festival.

Il faut le dire, Avignon est très prisée en juillet, tant par les artistes que par les touristes. Les rues étroites tapissées d'affiches de théâtre sont envahies par divers distributeurs de tracts, ce qui devient pour le moins suffoquant. Certains font preuve d'une originalité en se promenant à reculons ou en interprétant un personnage, d'autres nous donnent simplement leur

<sup>1</sup> Le festival d'Avignon est une association à but non lucratif subventionnée par l'État (Ministère de la Culture et de la Communication).

papier dans l'espoir d'avoir des spectateurs. Plongée dans cette ambiance festive, je me demandais bien à quoi tout ce cirque rimait. Il faut préciser que, comme dans certains autres festivals, il y a un *in* et un *off*. Le *in* est le festival officiel instauré par Jean Vilar en 1947 où l'on retrouve plus d'une trentaine de spectacles. En fait, originalement, il n'y a pas de *in*, mais seulement le Festival d'Avignon que l'on a baptisé populairement le *in* par contraste à ce qui se faisait en marge. Ensuite, il s'est créé un *off* qui, lui, est un label officiel. Le *off* se déroule parallèlement au *in*; une centaine de lieux sont investis par des spectacles de compagnies qui ont su trouver le financement nécessaire. C'est probablement le *off* qui donne toute sa couleur au festival et à la ville par les « trackers » et les affiches. Plus de 1100 spectacles sont à l'horaire du *off*.

### Autour du in...

En entrant dans la Chapelle des Pénitents Blancs, tout a commencé. Il fallait bien se rendre en Avignon pour admirer la performance *Not waterproof — L'érosion d'un corps erroné* de Julie Andrée T., Québécoise; coproduction du Théâtre La Chapelle à Montréal. Une performance mêlant habilement signes scéniques et émotions transposant le spectateur dans un univers parallèle où tout devient opaque. D'abord, le lieu : une vieille chapelle construite au XIV<sup>e</sup> siècle. Ce lieu à lui seul garantissait déjà une représentation chargée de sacré et d'histoire. Ensuite, la fausse piste de la comédienne : elle s'adresse à son public

nonchalamment en fumant des cigarettes quémandées aux spectateurs et en vidant une bouteille de vin, verre après verre, tout en leur tenant une conversation des plus anodines. C'est ici que tout fausse. Malgré le commencement très, voire trop, verbeux, la comédienne se lance dans une performance physique en débutant, assise dos à son public, par un solo de violon étourdissant. Elle ne sortira aucun mot de sa bouche jusqu'à la fin. Il s'ensuit une panoplie de tableaux où la comédienne et conceptrice use de son corps dans un état frisant l'hypnose pour nous livrer un rituel aussi violent qu'inouï. C'est la violence d'un corps, celle que l'on s'inflige, qui est illustrée à travers toutes ses actions, comme lorsqu'elle fait des mouvements de haut en bas avec son corps pour défaire sa coiffure arborant de longues plumes, une vaine tentative pour s'envoler. Julie Andrée T. laisse le spectateur dans un état d'inquiétude et de questionnement. Personne ne peut nommer avec certitude les images qui sont déployées dans cette performance. Personne ne peut non plus trouver une signification précise à ce à quoi il vient d'assister – vous savez, ce genre de signification qu'on cherche pour se complaire dans son sens de l'observation et son intelligence. Mais je peux affirmer avoir été transcendée par l'intensité du spectacle puisque je pouvais sentir jusque dans mon corps la violence que Julie Andrée T. infligeait au sien. En somme, le travail collectif de Julie Andrée T., de Jean Jauvin (à la lumière) et de Laurent Maslé (à l'environnement sonore) atteint le cœur au

moment où le spectateur ne s'y attend pas.

Profondément marquée par les images de *Not Waterproof – L'érosion d'un corps erroné*, je me suis rabattue sur une série de spectacles pas toujours intéressants. Mais c'est en allant voir *Pour en finir avec Bérénice*, de Faustin Linyekula, que mes racines classiques ont été mises à l'épreuve. Le titre le dit bien : ce n'est pas de Bérénice dont il est question, mais bien d'en finir avec Bérénice. Faustin Linyekula, metteur en scène congolais, possède toute une histoire avec cette *Bérénice*, puisqu'il en a assuré la mise en scène à la Comédie Française en 2009. Mais *Bérénice* demeurait inachevée. En arrivant à Kisangani, au Congo, pour retravailler ce projet, ou plutôt pour en construire un autre, Faustin Linyekula a transposé le texte de Racine en terre congolaise où la notion de l'identité sera remise en question. « *La majorité des Congolais doivent tellement se battre pour exister au quotidien qu'ils ne peuvent pas même se poser de questions. (...) C'est sans doute pour cela que Bérénice m'a parlé : j'ai rencontré cette pièce au moment où toutes ces questions se mêlaient dans ma tête. Je me suis demandé s'il était possible de jouer une tragédie dans un pays qui est lui-même une tragédie* », se questionne le metteur en scène. C'est une question en effet fort prenante lorsqu'on assiste à cette mise en scène de *Pour en finir avec Bérénice*. Côté jardin, un homme presque nu se tient accroupi près d'une échelle de bois dressée dans le vide. Après quelques minutes de représentation, les comédiens au visage maquillé de blanc, à l'exception de l'homme presque nu, crient haut et fort : « *Il nous faut un sacrifice!* » et se mettent à jeter des pierres sur lui. Cette question du sacrifice m'est restée en tête tout au long de la représentation... La

pièce, mêlant des extraits du texte de Racine et des tableaux mettant en scène des Congolais faisant face aux problèmes de la colonisation, foisonne d'images sur l'étrangeté et l'altérité. Le choix de transposer cette histoire d'une reine étrangère dans un monde où le maintien de son identité première devient une question de survie afin de ne pas devenir étranger en sa terre natale constitue l'essence de cette représentation. Alors, comment jouer une tragédie dans un pays qui est lui-même une tragédie? Peut-être la seule réponse possible est-elle celle qu'a proposée Faustin Linyekula : s'approprier la tragédie en lui donnant un nouveau souffle. L'essentiel, ce n'est peut-être plus de monter *Bérénice*, mais de monter ce qui reste et ce qui résonne de *Bérénice* lorsqu'on la lit, de sacrifier le texte au profit des images qui émanent des mots.

« *Un incroyable objet scénique où la voix, les mots, les gestes et les postures d'un seul homme immobile valent mieux que mille personnages différents et toutes les courses folles à travers le monde.*<sup>2</sup> » Je ne saurais mieux décrire *Un mage en été*, texte d'Olivier Cadiot, interprété par Laurent Poitrenaux et mis en scène par Ludovic Lagarde. La scène se présente aux spectateurs toute noire. On distingue la silhouette d'un homme venant se placer au centre du plateau éclairé faiblement sur les côtés par une lumière blanche. Laurent Poitrenaux, vêtu de blanc, s'installe et débute son interprétation pour ensuite nous garder constamment en haleine. À un moment, on croit que notre imagination hallucine une lumière qui bouge sur le fond de scène. Le mage, à peine éclairé et agité de mouvements minimes, nous hypnotise complètement. Tout à coup, une autre lueur sur le mur apparaît.

<sup>2</sup> Citation tirée du programme du Festival d'Avignon 2010, 64<sup>e</sup> édition.

Puis, elle se multiplie. On ne fabule pas. Il s'agit bel et bien d'un dispositif scénique accompagnant le comédien sur scène. Néanmoins, en aucun cas, on ne se dit qu'il s'agit d'un metteur en scène de plus qui veut impressionner avec la technologie. On croit au dispositif dur comme fer. Le metteur en scène nous transporte dans un univers authentique et transcendant à la fois, puisque les éclairages changent de couleur sans qu'on s'en aperçoive et la toile de fond prend des formes inattendues. On a l'impression de vivre avec le mage et d'être soudainement emporté par ses mots. Bref, la mise en scène reflète un grand talent, laissant le spectateur sans voix. Il faut bien dire que la technologie de la vidéo sévit déjà depuis plusieurs années et prend de plus en plus d'expansion au théâtre. En y ayant recours, les metteurs en scène courent le risque de : tomber dans le piège de l'illustration et de la facilité. Ludovic Lagarde s'est très entouré afin que son utilisation de la vidéo soit à peine perceptible. Tout est fluide. Tout est rêvé. Tout est construit à l'image d'un mage. Avoir choisi un corps presque immobile constitue également un exploit pour cette production et enrichit sans aucun doute le dispositif scénique. On se dit qu'un comédien immobile au théâtre sera ennuyeux. Eh bien non. C'est, au contraire, un exercice de style témoignant d'une qualité d'acteur exceptionnelle. En effet, durant la représentation, les mouvements du comédien sont tellement minimes que chaque fois qu'il bouge, ne serait-ce que le petit doigt, il donne l'impression que tout est calculé, tout est contrôlé. Le contrôle du corps est à ce point parfait que le tout paraît facile et participe à garder l'attention du spectateur à chaque moment. *Un mage en été* dévoile non seulement le potentiel d'un

grand comédien, mais aussi celui de l'auteur, magnifiquement mis en valeur par Ludovic Lagarde et son équipe. Maintenant, en espérant que cette production vienne tourner à Montréal, je vous laisse réfléchir sur la dernière phrase du texte qui reflète tout ce qui est véhiculé dans ce spectacle : « *Vous n' imaginez pas ce que peut un corps.*<sup>3</sup> »

### Autour du off...

En marchant dans les rues d'Avignon, j'ai remarqué une affiche d'une pièce de théâtre de Larry Tremblay. *Leçon d'anatomie*, interprétée par Micky Sebastian et

mise en scène par Benoit Gautier, ne se retrouvera pas, à mon avis, dans un palmarès des meilleures pièces du off. D'abord, la comédienne ne comprenait pas du tout le texte, qu'elle interprétait de façon cérébrale alors que son sens se situait davantage dans la souillure du corps. En effet, Martha, professeure de sciences, se confie au public à propos de sa relation amoureuse déchue avec un homme politique.

Elle dissèque son amour dans son corps. Le texte traduit une déchirure douloureuse. Mais la mise en scène ne révélait pas du tout le sens des mots de Tremblay. En plus d'être baignée d'éclairages simples (jouant sur l'opposition stéréotypée entre le rouge-féminin et le bleu-masculin), la comédienne ressentait très peu les mots qu'elle prononçait. Par conséquent, durant presque une heure, le spectateur pouvait se demander si elle avait eu si mal suite à cette relation amoureuse. Le seul moment émouvant était celui où la comédienne quittait

<sup>3</sup> *Un mage en été*, Olivier Cadiot, éditions P.O.L. (2010)

enfin son intellect, vers la fin de la pièce, pour rejoindre son corps et dévoiler cette facette qui aurait dû être centrale tout au long de la mise en scène. On percevait beaucoup plus le cliché de la professeure de sciences qui calcule tout et qui effectue une autopsie mécanique plutôt que la réelle déchirure qui émane du texte et du personnage. En effet, une énorme dichotomie existait entre le texte de Larry Tremblay et l'interprétation. Enfin, il faudrait peut-être leur donner une petite leçon pour bien leur faire comprendre *Leçon d'anatomie*.

Pour finir du bon pied, revenons-en à la comédie. Je ne dirai jamais à quel point ce genre me renverse, tant en littérature qu'au théâtre, mais surtout dans le théâtre de Georges Feydeau. Certains disent qu'il ne réinvente rien, d'autres pensent qu'il n'a produit que du vulgaire vaudeville libertin. Eh bien moi, j'avance que Feydeau doit être lu et vu en gardant un élément précis en tête : la mécanique. Le théâtre de Feydeau se fonde sur une mécanique très serrée et si on ne perçoit pas ses pièces de cette façon, on tombe dans le piège d'une banale lecture thématique. J'étais bien heureuse d'assister à une mise en scène de *Tailleur pour dames* au théâtre du Célimène (produit par le théâtre de l'Aube). Paul Payre, le metteur en scène, a relevé le défi haut la main. Le décor ne faisait pas preuve d'une grande recherche, mais respectait tout de même les indices de Feydeau. Les comédiens jouaient tous, à quelques exceptions près, selon une mécanique très travaillée et propre à leur personnage, avec sincérité. En effet, la mécanique des quiproquos qui caractérise particulièrement les textes de Feydeau n'était pas

un prétexte à une légèreté dans le traitement des émotions. Les hommes, spécialement le médecin, M. Moulineaux, et M. Bassinet, donnaient toujours le ton juste et vivaient leur personnage sans compromis. Ils n'anticipaient pas les réactions d'autrui. Par contre, les femmes commettaient souvent cette bévue. Par conséquent, leur jeu était beaucoup plus cérébral que celui des hommes, à l'exception de la comédienne interprétant Madame Aigreville, la belle-mère de Moulineaux, qui n'oubliait aucune des facettes de son rôle. Enfin, la conviction que mettaient les comédiens à rendre avec précision l'imbroglio du texte faisait du public l'unique témoin de tous les quiproquos; les personnages eux-mêmes auraient de la difficulté à comprendre la situation. La verve comique de Feydeau, si bien transmise sur scène, emmenait le public à rire constamment, comme ce devrait toujours être le cas dans une comédie bien tournée.

### Et finalement...

Le Festival d'Avignon ne laisse pas intact un cœur amoureux du théâtre. Il le marque intensément et lui inflige d'écrire une longue chronique, car il s'agit d'une expérience sensorielle éblouissante et complètement folle, où nous, amateurs invétérés de théâtre, pouvons réaliser notre fantasme de voir des pièces constamment. J'espère que de suivre mes traces vous aura marqué, un peu comme je l'ai été durant ce périple théâtral. Si le Festival d'Avignon continue encore de surprendre les gens de théâtre, c'est que nous sommes en train de trouver une nouvelle façon de concevoir les arts vivants : une laborieuse machine expérimentale qui ne s'arrêtera pas.





# Chronique CRAP (Cinéma Rustiquement Alléchant et Perfide) **TENEBRAE**

## BORIS NONVEILLER

Depuis déjà un an, Boris Nonveiller est chroniqueur cinéma pour le journal le Pied. Laissez-vous inspirer par ses suggestions de films sortis tout droit des rayons « Série B ». Notez que nous sommes à la recherche de nouveaux chroniqueurs pour l'année qui débute; n'hésitez pas à nous proposer vos services et vos sujets de chronique culturelle, loufoque ou sérieuse!

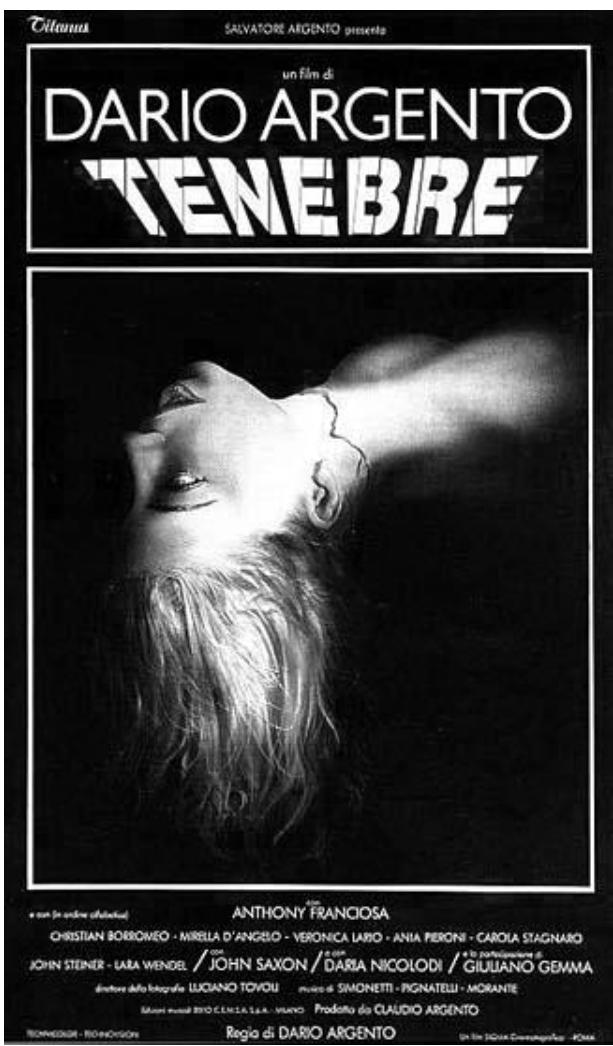
D'habitude, le nom de Dario Argento n'évoque rien; pour certains, il évoque *Suspiria* (1977), son film sanglant de sorcières. La célébrité internationale de cet artisan d'horreur italien s'arrête souvent là. Il a pourtant grandement contribué à modeler l'horreur des années 70 et 80 aux côtés de ses compatriotes Lucio Fulci (*Zombie 2* (1979), *L'au-delà* (1981)) et Mario Bava (*Le Masque du démon* (1960), *6 femmes pour l'assassin* (1964)). Ce trio infernal est, de par son influence, indirectement responsable de l'aboutissement du *slasher* américain des années 80. Dès le début de sa carrière, Argento s'est inspiré de Hitchcock pour réaliser des thrillers policiers sur le scénario type du tueur en série. Vers la fin des années 70, il s'est orienté vers les histoires occultes telles *Suspiria*<sup>1</sup> et sa semi-suite, *Inferno* (1980). *Tenebrae* (1982) est un retour aux sources, et Argento démontre qu'il maîtrise le genre plus que jamais.

<sup>1</sup> Le film *Suspiria* a justement été au nombre des suggestions de notre autre chroniqueuse cinéma, Alice Michaud-Lapointe, lors du numéro d'Halloween de l'an dernier. L'article est disponible en ligne, dans les archives du Pied no 9, vol. 7, p. 11.

Le film commence avec l'arrivée en Italie de l'écrivain américain Peter Neal (Anthony Franciosa), célébré en Europe pour ses romans d'horreur ultraviolents. Avant même qu'il n'arrive à Rome pour promouvoir son dernier roman intitulé *Tenebrae*, une jeune voleuse à l'étalage se fait égorger à coups de rasoir. Peter Neal reçoit une lettre anonyme d'un de ses fans, l'avertissant que ce meurtre inspiré de ses romans n'est que le premier d'une série à venir. L'écrivain collabore alors avec l'inspecteur de police (également un de ses fans) pour tenter d'anticiper le prochain coup de l'assassin.

L'histoire se penche bien évidemment sur les questionnements moraux de la responsabilité de l'artiste par rapport à son œuvre, mais ces derniers sont rapidement éclipsés par des scènes de meurtres sophistiquées, sanguinolentes et assez spectaculaires. Les scènes de nudité, comme

dans beaucoup de films du genre, foisonnent. Les autres éléments-clés du film des années 80 classique, comme le jeu discutable des acteurs et la musique électro stridente, sont omniprésents. Le fond perd de la substance au profit de la forme, mais cette dernière est tellement divertissante qu'on oublie très vite les défauts du film. Avec son haut décompte de morts, ses litres de sang et ses meurtres *gores*, ce spectacle sanglant a de quoi faire pâlir de honte les Jason, Freddy et autres Bonhommes sept-heures du *slasher* moderne.



# COTARD ET CAPGRAS :

## JOURNAL D'HOSPITALISATION

M.L.



Bracelet fuchsia (Leonhart Fuchs, médecin et botaniste allemand, première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle). Texte lilas sur fond blanc. 1152726. Laflamme. Mathieu. 1989-01-09. M. Un numéro de téléphone. LAFM 8901 0910. EXP 13-01. Tronqué à la verticale au milieu de la ligne : (un numéro illisible, quatre chiffres) EDOUARD MONTPETIT # 12.

18 mars 2010 : je suis mort depuis 6656 jours.

Ils ont tout d'abord retiré une partie de mon cerveau par mes narines à l'aide d'un crochet de fer, le reste en injectant certaines drogues dans mon crâne, puis avec un couteau ils ont ouvert mon flanc, arraché mes viscères et raclé mon abdomen, qu'ils ont souillé avec leur urine et leur sperme; ensuite, ils ont rempli mon ventre de merde, de sang et de toutes les sécrétions, sauf les larmes (trop tristes pour pleurer, qu'ils ont dit), et l'ont recousu.

17 h environ, crispation inconfortable des muscles de ma cage thoracique; inspiration interrompue par l'inconfort (≠ asphyxie). Pour la énième fois : salade à la menthe et au saumon fumé (citron, cressons, brocolis, épinards, tomates séchées, tomates cerises, amandes émincées, vinaigrette au sésame et au gingembre), un verre d'eau.

Sur Internet, angine de poitrine, péricardite aiguë, infarctus du myocarde, embolie pulmonaire, pneumothorax, pneumomédiastin, traumatisme costal, musculaire, neurologique, attaque de panique, sueurs, étourdissements. Je cherche quoi faire avec mes symptômes comme on cherche une recette de cuisine. Je n'arrive pas à décider ce qui me mange.

Peut-être que c'est le saumon fumé...

Je dis à A. que j'ai une douleur à la poitrine. Il ferme la porte de sa chambre. F. et D. sont absents. Je téléphone à M.-H., elle me rejoint avec F. (un autre) sur le trottoir devant chez moi. Je donne vingt dollars à F. Le taxi lui en demande cinq, environ.

L'Hôpital Général Juif : j'aurais pu m'y rendre à pied.

Durant le trajet, inconfort à l'omoplate et le long du cou, côté gauche. Je le dis à M.-H. pour qu'elle puisse le répéter.

Une infirmière me renvoie au triage; là, une autre me demande un ticket. Je cherche le distributeur pendant que M.-H. assomme l'hommasse antipathique (ou peu s'en faut).

— Mon ami a un malaise cardiaque!

Elle n'est pas impressionnée. Elle me fait asseoir, referme derrière moi la porte coulissante (je suis du côté du mal). Je lui tends mon ticket. Ma carte d'assurance-maladie.

Aucune allergie. Aucun médicament. Aucune hospitalisation depuis un an.

Décrire ses symptômes n'est pas tellement différent d'écrire un roman.

Le fil du tensiomètre. Celui de l'oxymètre. Celui du thermomètre. Je suis un pantin, Pinocchio dans la toile d'une grosse infirmière velue.

Mon tronc est une fourmilière.

— Asseyez-vous là.

Un lit d'hôpital. J'attends.

Elle revient en riant, mais elle tient plus de l'araignée que de la hyène; soulève mon t-shirt, retrousse mes jeans. Dix rectangles adhésifs bleus Q-Trace® sur la poitrine, les bras, les jambes. Dix fils. J'attends.

Je me rhabille, je me rassois.

Je suis un code 4. Sur cinq. Je saurai tout à l'heure que je ne suis pas exactement un cas prioritaire.

Au guichet, une autre infirmière. Elle a un grain de beauté sous la lèvre inférieure, à droite. Elle s'intéresse beaucoup à moi. Je lui laisse mon numéro de téléphone. Elle me passe un bracelet fuchsia au poignet.

M.-H., F. et moi sommes assis dans la salle d'attente. Longtemps...

« En vous inspirant de *Cytomégalo*virus d'Hervé Guibert, mettez en scène un récit autobiographique qui pourrait aussi s'intituler "Journal d'hospitalisation". » On rigole. Et si je faisais semblant?

Quand je n'ai plus mal, je me penche en avant sur ma chaise. J'ai mal à nouveau et j'en suis soulagé.

M.-H. me raconte les malheurs de sa soirée. Je suis le troisième. J'aime beaucoup M.-H. et F. C'est réciproque, autrement ils ne m'auraient pas accompagné. On délire pendant trois heures. Un délire de lettrés. « I see dying people ».

M.-H. et F. me laissent.

Devant moi, à gauche, un ventre énorme sous un t-shirt trop court. Un homme, voire un homme et demi. En face, deux jeunes Françaises. Des étudiantes. Une des deux a une ecchymose au-dessus de l'œil gauche. Elles ne sont pas intelligentes.

Une Asiatique sculptée dans un fauteuil roulant. Elle est partout dans la salle (elle a le don d'ubiquité). Autour, ses filles retroussent les babines, montrent les crocs, mordent l'air; elles répètent à tout le monde une histoire qui n'intéresse qu'elles.

On m'appelle. On me fait asseoir seul dans une nouvelle salle où j'attends encore. Il y a un rideau. Devant moi, justement, une saynète : la femme demande à l'homme s'il a lavé monsieur Untel. — Il a refusé. — Pourquoi? — Il voulait prendre l'air. — Et après? — Ce n'était pas la journée. — Comment, ce n'était pas la journée? Est-ce qu'il pleut?

Elle est indignée; lui, indifférent. Ils sortent côté jardin, sans saluer. Je n'applaudis pas, évidemment.

Je rencontre enfin le médecin. Qu'est-ce que ça peut lui foutre que j'étudie en littératures de langue française? Il faut être hypocrite pour être sympathique. Ça marche, en tout cas. Sans doute qu'il vérifie si je peux soutenir une conversation cohérente.

Je lui décris mes symptômes selon les règles — exhaustivité, pertinence : quand on ne sait pas de quoi on parle... Soit j'en ai trop dit, soit j'en ai dit trop peu. Il m'envoie en radiographie.

En fait, j'attends.

Comme si ça m'arrivait pour que je l'écrive, une secrétaire en forme une autre, à côté, et j'apprends ce que

vaut un code 4. J'apprends aussi quoi répondre et qui appeler, rappeler, quand et pourquoi; comment classer les documents, les dossiers ouverts et les dossiers fermés. J'apprends comment me servir du logiciel. J'ai envie de leur demander où est la distributrice à café.

Ça m'occupe, un temps.

Je suis moins patient que secrétaire, donc j'écris, je note. Seulement, j'ai oublié mon carnet, je n'ai pas mon stylo. Donc j'attends.

Mon médecin discute avec un collègue du cas de la jeune française à l'ecchymose : elle est tombée depuis une table qui a basculé, dans un bar. N'avait pas pris d'alcool, dit-elle. N'a pas perdu connaissance, n'a eu aucune nausée. Souffre depuis d'une céphalée persistante.

Je pense alors écrire cette anecdote, mais peu à peu, je ne pense plus. Mon cerveau nécrosé. Mes veines irriguées par un mortel ennui. Les égouts d'une cité perdue. Ma poitrine s'effondre sur le désert, infiniment.

Les autres sont les statues d'eux-mêmes, disjointes. Les miroirs leur renvoient des reflets étrangers. Je ne reconnais plus la peau de la cire. L'hôpital est mon musée.

Sur la radiographie, je vois mon corps décharné. Je compte mes côtes. J'observe la déviation de ma colonne vertébrale. Le médecin aussi. Lui ne voit rien d'anormal pour l'instant.

Il me rappelle le lundi suivant. J'aurais un pneumothorax. Entre temps, me suis essoufflé sur la musique d'un très mauvais DJ; j'ai obtenu un contrat de révision pour un centre de soins orthopédiques. Ils soignent, je corrige.

J'arrive. Cette fois, ce sont eux qui attendent. Ils m'attendent. Des gens dont je ne connais pas le nom connaissent le mien. Je ne les ai jamais rencontrés. Voilà sans doute à quoi ressemble la célébrité. Une maladie sérieuse.

Nouvelle radiographie.

Je n'ai pas un pneumothorax.



## CAROLINE THÉRIEN

Selon le gros chat gris, les gitans étaient arrivés au village deux jours plus tôt. Blotti sous les framboisiers, il avait vu la camionnette s'arrêter devant la maison d'en face. Il les avait regardés sortir, l'homme et la petite fille, froissés par la nuit blanche. La camionnette sentait la gazoline, le café froid et le carton humide. Il les avait observés parce que, par ici, on voyait peu de nomades. Ils dégageaient autre chose, un pays différent, peut-être. C'était une odeur de désert, d'eau tiède et de fruits pourris.

Lorsque vous lui aviez demandé ce qu'ils avaient apporté avec eux, le chat s'était arrêté pour réfléchir, agitant ses moustaches. Pas grand-chose : quelques boîtes, un micro-onde, une cafetière, une télévision, des choses terriblement ordinaires.

D'où venaient-ils? Le chat ne savait pas lire les plaques. Ce qu'il savait faire, c'était suivre les gens, silencieux, en prédateur. Il les avait vus vider la camionnette. C'était arrivé très tôt le matin. On venait de le mettre dehors. Il terminait sa ronde avant d'aller s'assoupir un peu sous les framboisiers, mais les nomades avaient tout dérangé.

Les jours de pluie, lorsque vous preniez le temps de le lui demander, le chat pouvait tout vous raconter sur la maison d'en face en échange d'un peu de thon. C'est qu'il avait connu le terrain encore en friche. Un lieu sacré pour les Indiens, où poussaient le pissenlit et les odeurs de l'été. Sur le rang, tout le monde savait que le chat était immortel. Il avait été immolé par la sorcière du village pour être ensuite ressuscité par les enfants, un soir d'orage. C'était lui qui racontait les meilleures histoires.

Le chat affirmait que l'homme et la petite fille n'étaient pas de ceux qui plantaient leurs bottes à la campagne pour y élever des poulets. C'étaient des nomades. De ceux qui comptaient les jours en cafés refroidis et qui égarèrent leurs chats. Il fallait se méfier de ces gitans, déclarait-il, placide. Ils étaient les plus solides, mais aussi les plus dangereux. De ceux qui se levaient avec

le soleil des autres pays pour cogner tasses et percolateur en fer blanc au-dessus de flammes domptées. De ceux qui kidnappaient les chats pour lire leurs entrailles et qui faisaient des dés avec les os.

Des charognards, ajoutait-il en se grattant l'oreille. Il avait vu leur passeport. Et alors? aviez-vous demandé. La couverture était rouge.

C'était un soir. Par la fenêtre, vous pouviez voir l'homme et la petite fille qui défaisaient les cartons. La petite avait les cheveux courts, comme un garçon. Vous fumiez devant la télé tandis que le chat ronflait sur vos genoux. Les planchers de la maison de vos parents tremblaient et vous aviez peur. Les enfants du village s'étaient rassemblés au sous-sol. Ils consultaient leur almanach à la lueur d'un vieux cierge. Pour ces disciples du chat, les nouveaux arrivants n'auguraient rien de bon. Cette méfiance de la part des enfants vous hantait la nuit comme un ulcère d'estomac.

Le matin venu, vous étiez allée porter un bol de pêches aux nouveaux arrivants. Trébuchant sur le chat qui zigzagait entre vos jambes, vous étiez allée sonner à leur porte. La maison sentait le thé et il faisait froid dehors. Le chat vous avait dit qu'il fallait se méfier du silence, puis était disparu entre les plants de tomates.

L'homme, l'air insomniaque, avait répondu à la porte. Il avait souri, découvrant ses dents, disant que la petite dormait encore. Voulez-vous une tasse de thé?

Il vous avait parlé de sa camionnette rouillée, de sa petite, des tomates, mais en parlant de son pays, il s'était levé pour rincer les tasses. Vous pouviez voir le chat qui, perché près de la fenêtre, vous soufflait que les nomades n'avaient pas de pays. Vous aviez remercié l'homme pour le thé puis l'aviez mis en garde contre les enfants du village.

À l'heure du repas, assis dans la cuisine, vous regardiez les enfants qui jouaient au salon, lisant l'avenir dans les brèches du plancher. Ils vous en voulaient d'avoir amené des pêches aux nomades.

L'après-midi, un orage avait éclaté. La maison d'en face avait perdu quelques bardeaux. Après la pluie, l'homme et la petite cueillaient des vers de terre sur le chemin de gravier. Le chat les épiait, dissimulé entre les herbes hautes que plus personne ne tondait. Les enfants étaient retournés au sous-sol. Leurs chuchotements suintaient du plancher.

Tous les matins, vous étiez retournée porter des fruits aux nomades. L'homme vous accueillait toujours avec le même sourire, les pantalons blanchis par le plâtre. Parfois, la petite venait se joindre à vous. Elle vous regardait de ses grands yeux, balançant ses jambes dans le vide sans dire un mot. Le chat la prétendait muette. Lorsque vous demandiez à l'homme de vous parler de son pays, il secouait la tête, disant par exemple qu'il devait repeindre un mur. Alors, vous battiez en retraite à travers les champs roussis. Vous redoutiez l'heure de rentrer dormir.

Un soir, le chat avait sauté dans votre lit, l'air grave. Il avait refusé de vous raconter ce que les enfants dessinaient sur les murs du sous-sol. Il vous fallait partir ce soir, disait-il. Faire votre sac à dos, voler une voiture. Il affirmait que la terre était plate, pourquoi ne pas aller voir comment c'était? Lui, il ne pouvait partir. Lorsqu'on était immortel, la poussière des années s'agglutinait à vous et vous clouait au sol. Vous aviez jeté un œil à la maison d'en face dont les façades se laissaient manger par les lézardes. Au petit matin, lorsque vous posiez votre livre pour finalement vous endormir, vous pouviez presque les entendre geindre.

Vous aimiez entendre l'homme parler de figues séchées, de pirates et de cailloux qui brûlaient les pieds. Dans son pays trop chaud, les vers de terre ne poussaient pas. Un jour où il tentait en vain de remplacer une vitre qui avait éclaté pendant la nuit, il vous avait avoué avoir peur du vent qui s'acharnait sur sa maison. Vous aviez jeté un coup d'œil aux enfants qui consultaient les cartes sur votre perron.

Tout s'était terminé une journée qui s'annonçait comme les autres. C'était une nuit pluvieuse où vous vous étiez finalement décidée à rentrer plus tôt. La maison était vide. Vous aviez mis vos souliers à sécher près du radiateur, épiait le silence. Les enfants étaient enfin partis. Vos pieds nus claquant sur le plancher, vous étiez descendue au sous-sol. Tout avait été nettoyé.

Seul un cierge fondu, perché sur la sècheuse, hantait encore le fond de la salle. Vous pouviez sentir l'humidité fétide qui rampait dans l'ombre. L'estomac serré, vous étiez remontée au salon.

Couchée sur le sofa, vous pouviez écouter le vent faire trembler les fenêtres de la maison. Le chat absent, il n'y avait plus personne pour vous aider à ignorer le fléau qui grondait à l'extérieur. Enfin, vous aviez ouvert un livre avant de vous endormir, la joue collée contre le papier gondolé.

Le matin vous avait accueillie en silence. Le ciel était nuageux. La maison d'en face n'était plus qu'un amas de souvenirs, jeté en pâture aux insectes.

L'homme et la petite avaient été épargnés par la tempête. Ils étaient accroupis près de la camionnette, occupés à faire chauffer le thé à même un feu de paille et de bouse séchée. Vous étiez sortie en chancelant sur vos pieds pour aller les retrouver. La petite fixait l'horizon. Leurs cheveux foncés se détachaient contre le ciel sale.

« Voilà ce qui reste du chat. Il était à vous? », avait demandé l'homme en glissant dans votre main une touffe de poil gris et ce qui restait d'un petit croc. Le chat était mort. Entre les troncs du boisé avoisinant, vous pouviez deviner les yeux des enfants qui épiaient la scène.

L'homme avait craché par terre : « Partez, ce gâchis m'appartient. » Sa camionnette était pleine d'outils rouillés.

Vous étiez rentrée en courant pour faire votre sac à dos. En ville, vous trouveriez bien une voiture à emprunter. Sur le porche, vous aviez grillé une dernière cigarette. Entre les débris et les mauvaises herbes, vous pouviez voir l'été mourir. C'était le moment de partir. Le croc perçait un trou dans vos jeans. Les gens pouvaient bien parler de ces sorciers de Perse dont les chevaux ont des sabots en bois, ou de ces princes de la ville qui mélangent le vin avec le café pour y lire votre avenir, rien ne vaudra jamais la clairvoyance d'un chat gris.

Vous étiez partie en prenant la route du Nord, vers la ville. Si le monde était plat, il suffisait de marcher en ligne droite pour rencontrer le vide.

# LES SERPENTS DU SAMEDI

## MARIE-JOSÉE OUELLET



Le gros bocal porte ses reflets sur les cloisons du salon. On l'a rempli d'eau, d'algues et de roches concassées. Parois de verre, charpente de métal : on ne reconnaîtrait un aquarium plus simpliste. Mes yeux portent loin à travers lui et il n'a cure de me voir rire au nez de ses anchois. Des vertébrés fourchus, ennuyeux, tellement passifs... on les dirait faits de plastique! Avec de ridicules mouvements de bouche, je les imite. Aucune modestie : jeune dame enivrée cherchant poissons fous pour un dernier week-end à démentir ou à redouter le présent.

\*\*\*

Déréalisation. Le quartier est encore à demi endormi. La grande porte d'un bois d'acajou étend son ombre sur l'escalier gris de l'entrée. Dehors, je m'arrête devant une petite chapelle chrétienne au coin d'Olivier et De Maisonneuve. La brique vieux rose se marie drôlement avec l'orangé des carreaux. Entre deux prières furtives, tous mes éloges vont au jardinier et à l'arrangement de ses massifs floraux. Je n'ai jamais eu la patience ni la confiance pour faire pousser une fleur — même pas un bambou — seule dans son pot de grès.

Sur le boulevard, je saute les lignes du trottoir, ma marche se presse jusqu'à la seconde intersection. Le Westmount Square se découpe sur un fond de ciel sans nuage. Sous l'ondoiement d'un soleil trop chaud, ses fenêtres sont d'une brillance presque parfaite. Devant l'édifice se trouve un gardien de sécurité auquel on ne peut arracher un sourire. Puis, la longue vitrine du hall principal révèle un concierge qui passe lentement la vadrouille. Me noyer dans une bulle de savon : ma seule envie, aussi saugrenue soit-elle. La folie, l'élan, le plongeon.

Ma respiration se trouve gênée par la fumée de cigarette qui voile les battants de la grille du Collège. Passantes, étudiants, clochards, professeurs, tous sont regroupés sur la même courbe et s'activent à la même contrainte : assouvir leur criant besoin de nicotine. Me chercher une issue, me tailler une place et poursuivre ma route entre les parcomètres, les vélos cadénassés et les clopes écrasées. Je suis un verbe

mal conjugué, incarnée au centre d'une myriade d'inconnus.

Ma tête dans le bassin, il me pousse des nageoires. Soliloque à palmes, j'ai l'œil globuleux. Dans la java, je nage à coup de sifflet. Le bocal, l'homme-grenouille qui m'étreint, un barracuda me dévorant de l'intérieur. Me ressaisir, reprendre haleine.

Voilà les mêmes dames, toujours les mêmes quatre vieillards, qui, à l'heure du dîner, se reposent sur la terrasse du 5 Saisons : une organisation de tables carrées et de parasols écarlates. À proximité, un banc de parc et une borne d'incendie sont boudés par l'architecture imposante de l'Ancienne Poste : trois étages surplombés d'une mezzanine. Le froid dans les yeux, je me dévêts de tous les regards inquisiteurs. Repère sur la Greene, le croisement de rues le plus animé de l'arrondissement. Détacher les mémoires, dépasser les miroirs, décapsuler les étrangetés.

*En-réalisation.* L'avant-dernière station, les wagons sont quasi vides. Je retrouve l'air du soir à la lueur jaune des réverbères. Engloutis par le déclin du jour, les bosquets ont une apparence suspecte — trop suspecte. Encore, j'accélère le pas. Où sont les cèdres? Nulle part ailleurs...

\*\*\*

Sur les cloisons, des éclaboussures de guppys éclatés. Le diable est vivant et mes cornes de vipère, vendues. L'escargot aspire les restes de ma désincarnation, les rhapsodes récitent leur chant. Rétrospective d'un été passé à l'extérieur de l'île : de faux-quartiers compartimentés, l'animalité en cage, une matière grise en ébullition.

Obnubilé : esprit dans un écrin. Mutique : voix dans une coquille. Perdue : ma queue de sirène...

Le must du lundi, les facs en délire, retour à la case départ : ¡Viva la universidad!

Bonne rentrée à tous! De l'équinoxe au solstice, vibrez au son de l'automne!



## DIALOGUE D'UNE MOUCHE AVEC UNE PELURE DE BANANE ANDRÉE-ANNE TARDY

Une pelure de banane s'ennuie. Couchée en baleine échouée sur la table de la cuisine, la bouche un peu entrouverte, sonnée, comme une pelure de banane sur un lendemain de veille. Sa peau soulevée, renversée. Exhibitionniste, elle se livre au carré de soleil qui l'écrase, se donne à photographier comme un mannequin nu. Je suis jaune et je m'ennuie. Elle est jaune et elle s'ennuie. On m'a enlevé ma raison d'être, il ne me reste plus qu'à pourrir. Fendue en deux, fendue en quatre, la tête cassée, le cou désarticulé. Une personne âgée, mais jaune. Une armure molle, craquelée, pleine de fils collants.

Une mouche : « Mon délice! Une peau de banane! »

Oui, on sait. Pauvre, pauvre carcasse jaune.

« Et brune », dit la mouche en se déposant sur son amoureuse nue, l'embrassant tout partout. Délicieux cadavre tout ouvert et impuissant, tu es à moi. Lâche-moi, saleté de bestiole, je bronze, je suis exposée tout au centre de la table; ne vois-tu pas que je suis une œuvre d'art? « Et moi, ton premier spectateur, celui qui t'avalera tout entière, comme le meilleur des romans. » Romans? Tiens, une mouche qui lit. Une mouche à lunettes. Oui, une mouche à lunettes. Une bête curieuse. Mouche noire à beaux yeux rouges, à

lunettes carrées cherche banane séduisante pour lui faire la peau. Banane sans nutriments et sans cœur cherche soleil pour chasser imbécile de mouche qui la viole. Mouche en jouissance, aux ailes frémissantes et à la longue bouche délicate cherche fruit de son labeur à saveur explosive pour partager fluides et plus. Banane frigide cherche réfrigérateur pour refroidir les ardeurs d'amant sale et salaud. Ah, ça y est! AH! AHHH! Banane inanimée supplie crétin de narrateur de lui donner davantage de pouvoirs que la parole seule afin de torturer ignoblement mouche criminelle et sans scrupules.

\*

Une pelure de banane est en colère. Une mouche est repue et s'envole dans le faisceau lumineux qui avale toute la cuisine. Un tourbillon dans les airs. L'ivresse de s'être gavée de sucre.

Une mouche sourit bêtement. Une mouche fonce dans une porte-fenêtre. Une mouche s'évanouit sur le sol. Elle se fend en deux, se fend en quatre, se casse, se désarticule. Pauvre, pauvre carcasse brune...

Fin



## LA PETITE FILLE AUX JASMINES

PASCALE JOUBI

Je me souviens de cette petite fille qui, du haut de ses quatre ans, du bout de ses petits doigts, aimait réveiller les petites fleurs de jasmin encore endormies dans la rosée. Je me souviens, je me souviens de ses pensées, des réflexions qui couraient derrière son joli petit front d'innocence.

*Les fleurs sont belles lorsque leurs pétales sont ouverts pour accueillir le soleil et pour embrasser par leur parfum les petits nez qui s'y enfouissent.*

Alors, avant le réveil de ses parents, elle montait sur la petite chaise blanche vers les jasmins endormis et, légère comme la douceur de leurs pétales, le sourire aux yeux, elle tirait, une à une, les fleurs de leur profond sommeil et remplissait ses petites paumes de la rosée qui brillait dans ses grands yeux d'amour. Et, afin que les jasmins se réveillent doucement,

elle leur chantait les comptines que sa mère lui avait apprises.

Je me souviens de sa douce voix qui câlinait, cajolait les petits jasmins chéris, plantés avec tout l'amour et la patience de son père. Et, la petite voix, qui chuchotait pourtant, s'élevait au point de réveiller la mère qui s'avançait alors pour envelopper de son regard protecteur les petites mains qui ouvraient les jasmins et le petit nez qui, à chaque éclosion, se penchait pour humer l'arôme qui se dispersait dans la fraîcheur matinale.

Te souviens-tu, maman, que tu te demandais si ta fille avait hérité de toi cette tendresse profonde qui la poussait à vouloir tirer les petites fleurs de jasmin de leur grasse matinée? Te souviens-tu, maman, que tu regardais ta petite fille avec des yeux parsemés d'étoiles de fierté et un esprit rempli de curiosité maternelle?

Quiconque n'a pas vu le spectacle de ta petite fille cajolant les fleurs de jasmin comme elle berçait sa poupée ne comprend pas la sensibilité qui déborde de son cœur de petite fille jusque dans son corps de jeune femme. Quiconque n'a pas connu la femme que tu étais avant de laisser la place à la mère que tu es ne connaît pas la source du fleuve d'émotions qui coule secrètement dans l'âme de ta fille.

Elle se souvient, ta fille, elle se souvient des jasmins de son balcon, des jasmins de son enfance qu'elle a quittés avec toi pour des fleurs de lys. Et la rosée matinale lui remonte aux yeux en même temps que des effluves lointains accompagnés des paroles d'une comptine d'un autre été, de tous les étés où elle chantait avec ta voix, de tous les étés où elle respirait l'air de ton amour mêlé au parfum des jasmins d'un pays lointain.

## SYRINX

Ton regard se perd sur moi. Sur ma chair, longues dunes de sable blond où je te laisse vagabonder. Peau chaude où tu noies ta soif. Désert d'hallucinations palpitantes. Et sur la pointe d'un sein, et à la source de toute moiteur, je sens ta langue s'abreuver. Ton appétit gronder. Faunesse de mon royaume, je te regarde, me penche sur ta pupille pour te murmurer tout mon désir. Et tu réponds, mon conquérant, d'un baiser qui s'éteint sur ma nuque, d'un souffle frémissant.

Je suis femme. Porteuse de tous les péchés. Enivrée. Une sirène qui mène les hommes au naufrage. Je sais que je nous fais perdre la tête. La terre. On dérive.

Un ciel bleu sous nos mains, on file dans l'air, libres. Saut dans le vide. Et le vent qui sille à nos oreilles fait taire tout le reste. Ne retentit que le claquement de nos chairs, nos gémissements.

Ta queue dans ma bouche, tu empoignes ma tête, mes cheveux, pour posséder les profondeurs de mon être, me faire avaler ta semence. Pur délice. Je te laisse m'explorer, me prendre. Plein la gorge. À genoux devant toi, je t'offre mon royaume, désert lourd et moite. Je suis ton mirage. Perdre matière, s'enchaîner en mouvements qui nous délient. Un assouvissement qui emplit la pièce, valse entre nos chairs frissonnantes. On refait un film porno : dans nos têtes, nos corps; partout, nos sexes emboîtés. Prisonniers de notre désir animal. Sous toi, sur toi, je suis une bête. Tu fais de même.

Je me liquéfie, deviens autre, t'offre les secrets de ce lac immense dissimulé en moi. De faunesse à sirène,

du murmure au chant. Ma gorge déployée sous la jouissance, tes mains, ta langue. Terre et eau, je deviens forêt. Femme. Ventre colonisé que tu laisses en jachère.

Puis le silence. La solitude.

Ne reste que la noirceur de la pièce, la silhouette des livres échoués sur les tablettes, histoires sombres qui nous cernent. Une pause, une gêne. Une fraction de seconde de vide encore, puis la terre en vue. L'atterrissage. On se rhabille en silence, un vêtement à la fois, entre quelques baisers lourds de mémoire. Nos yeux fondus l'un à l'autre impriment sur nos rétines la faiblesse de ce moment présent.

Je désaxe ta lancée. Je suis celle qui s'immisce dans ton lit. Dans tes rêves, que tu me laisses saboter les yeux ouverts. Sur mes seins. Je suis la putain dans cette histoire. La gardienne d'un grand royaume redevenu désert.

On se quitte pour un temps. Puis, côtes à côtes, convenables, nos sexes se parlent. Nos souffles courts nous trahissent, nous éloignent l'un de l'autre dans un fracas. On se vagabonde des yeux, on se caresse féroce du bout de doigts. Nos chairs se croisent et s'essoufflent de désir contenu, de regards convenus. Il suffit d'une fraction de seconde, de pupilles à pupilles, de faunesse à conquérant. *Je te baiserais à mort.*



## ANNE MARIE



**VOTRE TEXTE ICI**  
(DÉTAILS AU VERSO)

# L'équipe

**Marie-Hélène Constant**

(Rédac' chef)

**Mathieu Laflamme**

(Bas droit et table à dessin électronique)

**Jean-Michel Théroux**

(Ministre du comité de lecture)

**Comité de lecture**

Anne-Marie Benoît

Marie-Eve Dionne

Sara Thibaud-Chamberland

Chloé Savoie-Bernard

PROCHAINE  
DATE DE TOMBÉE  
LE LUNDI 20  
**SEPTEMBRE**  
thème *suggéré*  
**SAUCE**

**Les astres s'estompent,  
Les couleurs peignent,  
Le matin**

SOUMETTEZ VOS TEXTES À  
**LEPIED@LITTFRA.COM**



[lepied.wordpress.com](http://lepied.wordpress.com)

[lepied@littfra.com](mailto:lepied@littfra.com)